

# Entre résonances et dissonances : relire l'Occident dans les littératures arabes

## 1/ L'époque moderne

### Responsables

**Annamaria Bianco**

(Université de Toulouse 2 –  
Jean Jaurès / Aix-Marseille  
Université – IREMAM)

**Léa Polverini**

(Université de Toulouse 2 –  
Jean Jaurès / Aix-Marseille  
Université – IREMAM)

**Mardi 11 juillet 2023**  
**8h30-10h30**  
**Salle Clio 003**

### Modératrice

**Rosa Pennisi**

(IREMAM/Université de Catane)

### Intervenants

**Inès el-Sérafi**

(Université du Caire)

**Léa Polverini**

(Université de Toulouse 2 –  
Jean Jaurès / Aix-Marseille  
Université – IREMAM)

**Daniela Potenza**

(Università degli Studi  
di Messina)

**Brenda Segone**

(Université du Caire)

### Résumé de l'atelier

La notion de transfert culturel se réfère à des mouvements d'objets, de personnes et d'idées entre deux espaces culturels différents. Cela implique un questionnement constant sur les concepts d'identité nationale, collective et individuelle, qui se complexifie encore davantage lorsque les échanges susmentionnés ont lieu dans le sillage de relations caractérisées par des déséquilibres hégémoniques, comme pour le binôme Orient/Occident (Saïd, 1980). L'essor d'une conscience postcoloniale dans le monde intellectuel arabe a cependant permis de remettre en question les dynamiques de domination propres aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (El Enany, 2006 ; Musawi, 2003), et d'introduire une « lecture en contrepoint » des événements historiques, ainsi que des faits littéraires, socio-politiques et culturels (Saïd, 1983, 1993 ; Selim, 2019). Les questions qui traversent désormais le champ intellectuel arabe ont excédé les préoccupations qui avaient cours à l'époque de la Nahḍa sur un « développement à l'occidentale ». Une pensée critique articulée à une perspective comparative affranchie de « la peur de la dépendance » de l'ancien colonisateur a donc fini par être progressivement formulée (Kassab, 2010). Au XXI<sup>e</sup> siècle, on observe une réappropriation du répertoire de la culture, des arts et des sciences occidentales par les acteurs des différents champs littéraires arabes, qui a lieu dans le contexte de la mondialisation et des diasporas arabes, favorisant une production de plus en plus hybride, liminale, transnationale. L'objectif de cet atelier sera d'offrir un aperçu diachronique de cette dynamique, en partant du travail de pionnier de l'Égyptien Ṭāhā Ḥusayn, pour explorer ensuite les façons nouvelles dont l'Occident est convoqué dans les mondes de la culture arabe d'aujourd'hui.

The notion of cultural transfer refers to movements of objects, people, and ideas between two different cultural spaces. This implies a constant questioning of the concepts of national, collective, and individual identity, which becomes even more complex when the abovementioned exchanges take place in the wake of relations characterised by hegemonic imbalances, as in the case of the East/West binomial (Saïd, 1980). The rise of a postcolonial consciousness in the Arab intellectual world has, however, made it possible to question the dynamics of domination specific to the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> centuries (El Enany, 2006; Musawi, 2003), and to introduce a «counterpoint reading» of historical events, as well as literary, socio-political, and cultural facts (Saïd, 1983, 1993; Selim, 2019). The issues that now permeate the Arab intellectual field have gone beyond the Nahḍawī preoccupation with «Western-style development». A critical thinking articulated in a comparative perspective freed from the «fear of dependence» of the former coloniser has thus gradually been formulated (Kassab, 2010). In the 21<sup>st</sup> century, we observe a reappropriation of the repertoire of Western culture, arts,

and sciences by the actors of the different Arab(ic) literary fields, which takes place in the context of globalisation and Arab diasporas, favouring an increasingly hybrid, liminal and transnational production. The aim of this workshop will be to offer a diachronic overview of this dynamic, starting from the pioneering work of the Egyptian Ṭāhā Ḥusayn, and then exploring the new ways in which the West is being summoned into the worlds of Arab culture today.

## Programme

### Inès el-Serafi

*L'Autre comme soi : Quand Bahaa Taher (n') écrit (pas) l'altérité*

Si l'on ne peut définir l'Autre sans avoir au préalable défini ce qui serait le Moi, et déterminé le rapport de l'Autre à soi, écrire l'altérité ne serait-ce pas s'écrire soi-même ? Héritier d'une longue tradition d'écrivains égyptiens « intéressés » par l'Occident, qui remonte aux premières années de la Nahḍa, Bahaa Taher, dans *Bi-l-ʿāms ḥalimt bik* (*La Nuit dernière j'ai rêvé de toi*) et *al-Ḥubb fi-l-manfā* (*L'Amour en exil*) brouille à dessein les pistes de ce qui serait une écriture typique de l'altérité. La génération dite « des années 1960 », née du souffle de liberté qui gagne le Proche-Orient et l'Afrique avec les décolonisations, maintient avec l'Occident un rapport où le malaise persiste. Or ce malaise est d'autant plus inattendu que, théoriquement après l'indépendance, il n'a plus lieu d'être. Avec le conflit arabo-israélien (1948-1973) dans lequel l'Europe prend largement parti contre les Arabes, la question des nahdawistes, « comment observer objectivement l'Autre occidental et l'admirer quand il le faut ? », se double, pour les écrivains égyptiens, d'une littérature de combat. Mais l'Occident, qui n'est plus le modèle d'une modernité convoitée et embarrassante, est aussi à l'heure de la jeune République égyptienne une terre d'élection (pour des écrivains majoritairement de gauche) et un refuge (contre les purges de Nasser) sans pour autant être un allié. Quelle place réserver dans sa production, quand on est écrivain engagé, à une Europe devenue terre d'exil, d'asile et d'amertume ? Dans ses textes de l'exil, Taher revisite le thème de l'Oriental en Europe sans retomber dans l'ornière d'une écriture dualiste ou d'une représentation stéréotypée. En écrivant l'Autre dans ses rapports à soi, n'en vient-il pas à réinventer les deux ?

*The Other as Self: When Bahaa Taher (Doesn't) Write Otherness*

If one cannot define the Other without first having defined what the Self is, and determined the relationship of the Other to oneself, would not writing otherness be writing oneself? Heir to a long tradition of Egyptian writers "interested" in the West, which goes back to the early years of the Nahḍa, Bahaa Taher, in *Bi-l-ʿāms ḥalimt bik* (*Last Night I Dreamed of You*) and *al-Ḥubb fi-l-manfā* (*Love in Exile*) deliberately blurs the lines of what would be a typical writing of alterity. The generation known as "the Sixties", born of the breath of freedom that reached the Middle East and Africa with the decolonisations, maintains a relationship with the West in which unease persists. This unease is even more unexpected since, theoretically, it no longer exists after independence. With the Arab Israeli conflict (1948-1973), in which Europe largely took sides against the Arabs, the question of the Nahdawists, "how to objectively observe the Western Other and admire him when necessary", was coupled, for Egyptian writers, with a literature of combat. But the West, which is no longer the model of a coveted and embarrassing modernity, is also, at the time of the young Egyptian Republic, a land of choice (for writers who are mostly left-wing) and a refuge (from Nasser's purges) without being an ally. What place should be reserved in his work for a Europe that has become a land of exile, asylum and bitterness, when one is a committed writer? In his texts of exile, Taher revisits the theme of the Oriental in Europe without falling back into the rut of dualistic writing or stereotypical representation. By writing about the Other in relation to himself, does he not reinvent both?

## Léa Polverini

### *Intertextualité, ironie et nihilisme dans l'œuvre d'Albert Cossery*

L'œuvre d'Albert Cossery, auteur égyptien de langue française (1913-2008), est émaillée de références multiples, qui puisent aussi bien dans le patrimoine classique, consacré par l'histoire littéraire, que dans la culture populaire. De Platon au gothique anglais, en passant par la Bible, les contes de Nasr Eddine Hodja et les blagues du café du commerce, Cossery s'appuie implicitement sur des modèles littéraires ou philosophiques, qu'il tourne en dérision. Bien souvent, la réécriture et la circulation des textes va de pair avec l'itinéraire de ses personnages : untel revenu de sa noce oisive et parisienne incarnera un nouveau fils prodigue (*Un complot de saltimbanques*, 1975), quand celui qui rêve de quitter son quartier misérable sera semblable aux malheureux de la caverne platonicienne (*La Maison de la mort certaine*, 1944). Mais systématiquement, Cossery détourne la maxime du corpus européen : le retour du mouton à son berger n'a rien d'initiatique, et l'émancipation platonicienne n'est qu'une chimère. Chez Cossery, on ne tire pas de leçon de la sagesse collective, car la révélation est ailleurs : dans le détachement vis-à-vis de toute autorité, et la sape de l'ordre social qui va avec. L'étude des pratiques intertextuelles dans son œuvre nous permettra de reconsidérer la question des transferts culturels dans une perspective relativement nihiliste – mais là encore, on ne collera pas à la lettre nietzschéenne, car le nihilisme cossérien est teinté de désinvolture et d'inconséquence.

### *Intertextuality, irony and nihilism in Albert Cossery's work*

The work of Albert Cossery, a French-writing Egyptian author (1913-2008), is peppered with multiple references, which draw as much from the classical heritage, consecrated by literary history, as from popular culture. From Plato to the English Gothic, passing through the Bible, Nasr Eddine Hodja's tales and the corner coffee shop's jokes, Cossery implicitly convokes literary or philosophical models, which he derides. Very often, the rewriting and circulation of texts follow the itinerary of his characters: this one, returning from his long idle Parisian party, will embody a new prodigal son (*Un complot de saltimbanques*), while this other one, who dreams of leaving his miserable neighbourhood, will be similar to the unfortunate people of Plato's Cave (*La Maison de la mort certaine*). Yet systematically, Cossery diverts the maxim of the European corpus: the return of the sheep to its shepherd has nothing of an initiation, and the Platonic emancipation is only a chimera. In Cossery's work, no lessons are learned from collective wisdom, for the revelation lies elsewhere: in the detachment from all authority, and the undermining of the social order that goes with it. The study of intertextual practices in his work will allow me to reconsider the question of cultural transfers from a relatively nihilistic perspective – but here again, we will not stick to the Nietzschean letter, because Cossery's nihilism is tinged with casualness and inconsequence.

## Daniela Potenza

### *Les angoisses d'Adīb et la parodie du roman*

*Adīb* (1935) est un roman du célèbre penseur et écrivain égyptien Ṭāhā Ḥusayn (1889-1973), qui raconte l'histoire d'un jeune Égyptien ayant une passion démesurée pour la littérature, qu'il goûte autant pour sa narration, que pour la forme d'apprentissage qu'elle constitue. Le moi du narrateur anonyme est d'inspiration autobiographique, et le protagoniste, jamais appelé par son nom et surnommé « *adīb* » (homme de lettres), semble s'inspirer d'un ami de Ḥusayn (Moosa, 1997, 299) que l'auteur mentionne dans la troisième partie du *Livre des Jours* (Ḥusayn [1955] 1981, 636-8). Étroitement lié à la nature de « *adīb* » du protagoniste, le thème de l'angoisse se développe tout au long du roman et débouche, avec le voyage en France, sur la folie. La France lui était jusqu'alors connue uniquement à travers les livres, qui en font un objet de réalisation des idéaux de connaissance, et dès son idéation, le voyage d'Adīb est déjà lourd d'angoisses et marqué par la crainte d'un éventuel retour en Égypte, considérée comme une projection négative de la France. La folie d'Adīb déborde

dans le roman, où le personnage devient un co-narrateur à part entière. Parallèlement à l'expérience du voyage et à la perte totale de la raison, la forme du roman accuse la ruine psychologique du protagoniste : si l'angoisse d'Adīb souligne la caricature de l'homme de lettres égyptien, l'architecture hésitante du texte problématise le genre du roman. D'autre part, Ouyang (2013) montre comment les romanciers arabes, mis au défi de naturaliser ou d'acclimater la forme romanesque au contexte arabe, ont adopté différentes stratégies. Dans le cas d'*Adīb*, la stratégie narrative serait alors une réponse à l'inquiétude du roman arabe quant à sa généalogie, sa légitimité et sa centralité dans la culture arabe, c'est-à-dire quant à son identité.

#### *Adīb's Anxieties and the Parody of the Novel*

*Adīb* (1935) is a novel by the famous Egyptian thinker and writer Ṭāhā Ḥusayn (1889-1973), that tells the story of a young Egyptian with an extreme passion for literature, which he enjoys as much for its narration as for the form of learning it constitutes. The self of the anonymous narrator is autobiographically inspired, and the protagonist, never called by name and nicknamed "*adīb*" (man of letters), seems to be inspired by a friend of Ḥusayn (Moosa 1997, 299) that the author mentioned in the third part of the *Book of Days* (Ḥusayn [1955] 1981, 6368). Closely linked to the "*adīb*" nature of the protagonist, the theme of anxiety develops throughout the novel and leads, with the trip to France, to madness. France had until then been known to him only through books, which makes it an object of realisation of the ideals of knowledge, and from its conception, *Adīb's* journey is already heavy with anguish and marked by the fear of a possible return to Egypt, considered a negative projection of France. *Adīb's* madness spills over into the novel, where the character becomes a full-fledged co-narrator. Parallel to the experience of travel and the total loss of reason, the form of the novel reveals the psychological ruin of the protagonist: if *Adīb's* anguish underlines the caricature of the Egyptian man of letters, the hesitant architecture of the text problematizes the genre of the novel. On the other hand, Ouyang (2013) shows how Arab novelists, challenged to naturalise, or acclimatise the novelistic form to the Arab context, adopted different strategies. In the case of *Adīb*, the narrative strategy would then be a response to the concern of the Roman-Arab as to its genealogy, its legitimacy, and its centrality in Arab culture as to its identity.

#### **Brenda Segone**

##### *Les images plurielles de l'Angleterre et de l'Égypte à travers Ram, un regardeur lucide*

Le roman de Waḡīh Ghālī (1920-1969) *Beer in the Snooker Club*, qui paraît en anglais en 1964 et qui est traduit en arabe quarante années plus tard, est atypique à maints égards. L'histoire se déroule dans l'Égypte nassérienne avant et après la crise de Suez, dans un climat de tensions et de clivages multiples. Le livre raconte à la première personne l'aventure de Ram, un jeune issu de l'aristocratie anglophile, qui effectue un voyage à Londres en compagnie de son meilleur ami, Font. Bien que puisant dans les *topoi* habituels des romans qui traitent du voyage en Occident dans la littérature égyptienne moderne, l'auteur s'en démarque afin d'apporter un témoignage unique sur la relation Orient-Occident. Par son style déconstruit et la maîtrise des mots d'esprit qui truffent le récit d'un humour décalé, Ghālī parvient à projeter un espace mental nouveau, complexe, au croisement de l'Angleterre et de l'Égypte. Or cet espace mental ne parvient pas à s'incarner géographiquement. Ram reste pris dans un entre-deux, situation qui génère une angoisse existentielle : le voilà qui se sent étranger tant en Angleterre qu'en Égypte, parmi « les siens ». Mais la formulation même de cet espace, à travers la narration, s'avère être une réponse possible. Le texte devient ainsi un exutoire. Il est le reflet de cet espace : un territoire. À travers l'analyse de ce roman, j'esquisserai une typologie des Angleterres et des Égyptes vues par Ram, un regardeur lucide, et je tenterai d'explorer cet espace où s'exprime le malaise d'une jeunesse.

*The Multiple Images of England and Egypt Through Ram, A Lucid Observer*

Waguih Ghali's novel *Beer in the Snooker Club*, first published in English in 1964 and translated into Arabic forty years later, is atypical in many ways. The story takes place during Nasser's time before and after the "Suez crisis", in a climate loaded with tensions and cleavages. The book tells the first-person adventure of Ram, a young man from the Anglophile aristocracy who travels to London with his best friend, Font. Although drawing on the usual *topoi* of novels that tackle the theme of the travel to the West in modern Egyptian literature, the author departs from them in order to provide a unique account of the East-West relationship. Through his deconstructed style, and his mastery of wit that fill the narrative with an offbeat sense of humor, Ghali manages to project a new, complex mental space that is generated from the intersection of England and Egypt. However, this mental space fails to be embodied geographically. Ram remains caught in an in-between, a situation that generates an existential anguish. He finds himself in an absurd situation where he feels at once a stranger in England and in Egypt among "his own people". But the very formulation of this space, through the narrative, proves to be a possible answer. The text thus becomes an outlet. It is the reflection of this space: a territory. Through this example, I will sketch a typology of the multiple Englands and Egypts as seen by Ram, a lucid observer, and I will try to explore this space where the unrest of the Egyptian youth is expressed.